



Jean-Louis Bernezat

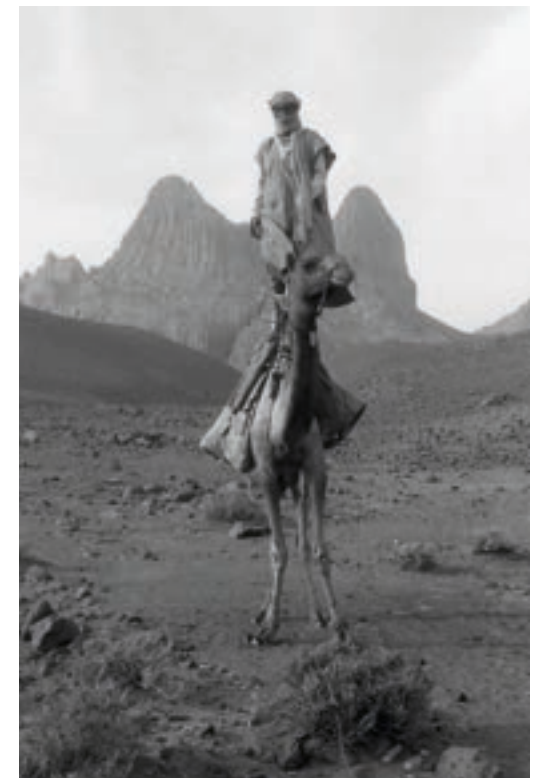
## Tamelra, la course à chameau

**T***amelra*, ce mot avait autrefois une grande importance chez les Touaregs car le sujet des conversations tournait principalement autour des chameaux, et donc de la course qui sélectionne le meilleur, mais aussi le meilleur jockey. Que désiraient savoir les femmes dans les campements ? Le nom du gagnant, *Wa-n-eref*, Celui de tête. Un étranger ne pouvait s'intégrer aux Touaregs tant qu'il ne s'intéressait pas à tout ce qui concerne le chameau, en commençant par l'herbe du pâturage jusqu'à la course... En fait, tant que vous n'aviez pas entendu les Touaregs dire à votre sujet *ales idobet amis*, cet homme peut le chameau, il était inutile de penser que vous saviez monter à chameau parce que vous aviez un jour réussi quelques foulées au trot !

En ce qui me concerne, je pense avoir eu la chance de pouvoir brûler les étapes. Dès mon arrivée dans le Hoggar, je prouvais que le chameau m'intéressait puisque j'eus le projet immédiat avec Odette d'organiser des voyages à dos de chameau. Dès le début, une première recrue dans la formation de notre équipe m'apprit l'essentiel et le plus important. Il s'agit d'Abdelkader ben Ahmed Chellali<sup>1</sup>, dit simplement Kader (voir image ci-contre), ancien méhariste dans l'armée française et champion à la réputation bien assise. Il avait été une gloire de la course dans son jeune temps et bien que d'origine arabe par son père, les Touaregs avaient une grande estime pour lui,

<sup>1</sup> Abdelkader ben Ahmed Chellali : voir *Le Saharien* n° 163 (2002).

*Ci-contre : Course lors d'un voyage. Bernezat, au centre sur son chameau Ebeideg.*



*Kader sur la selle de son chameau.*

ce qui me permit en 1969, en faisant sa connaissance et celle d'Abdallah ag Khabti, de former une équipe de guides et de chameliers, tous connaisseurs du chameau, les plus remarquables étant, avec Abdallah, Moussa ag Abergali, Oûksem ag Midi et Akulan ag Amerluk.

Je dois à Kader un sérieux enseignement de la monte à chameau. Je lui dois par exemple de m'avoir appris à « godiller » sans le secours de la *tarant*, la rêne, en chargeant simplement la selle alternativement à droite puis à gauche. En observant Kader, je réalisai que cette rêne n'était pas simplement un bout de corde, tenu négligemment dans la main, mais qu'elle ne devait jamais être lâchée. De son savoir, j'ai encore grapillé l'art de pivoter sur place en m'inclinant fortement à l'intérieur du virage, tout en titillant du pied le cou du chameau pour le faire avancer. La manœuvre s'exécute après avoir fortement raccourci la rêne afin de tirer franchement la tête de la bête dans le sens où l'on veut la diriger. Et ses récits me firent rêver de prouesses...

Adolescent, j'aimais les compétitions sportives et je n'attendis pas de rejoindre les chameaux pour participer à des concours. La vie n'est-elle pas une perpétuelle compétition autant avec les autres qu'avec soi-même ? Devenir brillant au ping-pong me fit participer au Championnat de France, mais doubler ma quatrième ! Je réalisai que la compétition permettait de surpasser plus doués que soi mais surtout de se dépasser soi-même. Cette constatation allait me servir ma vie durant. Plus tard, étudiant, je remplaçai les

tournois de ping-pong par les courses de ski de descente. À la réflexion, sur le plan sportif, j'aimais la compétition, non pas pour forcément gagner, mais plutôt pour me confronter à plus fort que moi et pour réussir une belle partie ou un parcours sans erreur.

Au début des années 70, devenir champion de chameau au Sahara central, n'était pas à la portée de tous les Touaregs. Il fallait tout d'abord aimer les bêtes et avoir vécu dans une famille où père et oncles étaient d'excellents cavaliers. Mon ami Abdallah avait de qui tenir ; son père Khabti, avait la réputation de bien connaître les chameaux, tout comme son oncle paternel Moussa. Cavalier est le terme employé pour qui monte un chameau de selle, mais il est souvent remplacé par *échoffeur*, par analogie au conducteur d'un 4x4 ! Le terme chamelier est réservé à qui s'occupe et conduit les chameaux.

Il n'était pas aisé pour des jeunes Touaregs du Hoggar de s'entraîner. D'autre part, les familles en possédaient peu et le manque d'argent empêchait de les soutenir avec une nourriture d'appoint telle que l'orge, rare elle aussi. Si un jeune garçon envoyé à la recherche ou à la garde des chameaux était aperçu en train de faire courir les animaux dont il avait la charge, il était vertement réprimandé. On lui faisait comprendre, et j'ai subi moi aussi ce type de remarque, que les chameaux ne sont pas des jouets et qu'il faut économiser leurs forces en période de disette. Les réprimandes ne cachaient pas toujours la fierté d'un père qui voit galoper son jeune fils, surtout quand le



Près du campement de Moussa ag Abergali, course entre son fils Meluye et son neveu Elemtaye.

père a été lui-même un champion. Tel était le cas de Moussa ag Abergali qui prenait un air sévère pour moriger ses fils et neveux quand il les surprenait au galop sur des chameaux, mais qui, satisfait de leurs prouesses, nous faisait un clin d'œil complice quand ils s'étaient éloignés. Elles lui rappelaient les siennes au même âge ! J'ai ainsi assisté à de petites courses de quelques centaines de mètres qu'organisait Moussa ag Abergali pour les enfants de son campement (ci-dessus).

Abdallah prétend encore que les meilleurs cavaliers de sa génération sont issus des adolescents qui furent bergers de chameaux dans les pâturages du Tamesna<sup>2</sup> ou qui y séjournèrent lors des caravanes au Niger. Là, bergers et caravaniers en semi-repos pouvaient attraper des chameaux, les faire courir, galoper avec ou sans selle, sans que personne ne fasse d'objection puisque

<sup>2</sup> Tamesna : région de pâturages à l'ouest-nord-ouest du Niger, à la frontière de l'Algérie et du Mali.

les animaux avaient à manger à satiété. De plus, il était possible de changer de monture plusieurs fois par jour, ce qui permettait de mieux apprendre et comprendre les réactions des bêtes. Les chutes étaient nombreuses. Le fin du fin était d'ailleurs de sauter de la selle avant de tomber, mais cela était loin d'être facile même pour les plus lestes. Tout Touareg vous dira que celui qui ne tombe pas ne deviendra jamais un bon cavalier ! Dans les régions plates et pauvres en cailloux comme le Tamesna, l'allure du voyageur sur un chameau de selle, non accompagné d'animaux chargés, n'était pas la marche comme au Sahara central, mais en général le petit trot. Cette allure n'était soutenue longtemps au Hoggar qu'en cas de force majeure. Personnellement, je n'en eus l'occasion qu'une seule fois pour parcourir vingt-cinq à trente kilomètres.

J'ai connu plusieurs Touaregs sortis de « l'école » du Tamesna. Oûksem ag Midi en est un. Orphelin dès son plus